

La précarité et moi

L'État Français définit ainsi la précarité : « la précarité est l'absence d'une ou plusieurs sécurités permettant aux personnes et aux familles d'assumer leurs responsabilités élémentaires et de jouir de leurs droits fondamentaux. L'insécurité qui en résulte peut être plus ou moins étendue et avoir des conséquences plus ou moins graves et définitives. » La précarité peut être professionnelle, relationnelle, affective, sociale...

Et moi, en quoi suis-je concernée par la précarité ? J'ai actuellement 33 ans. Il y a 10 ans, j'ai épousé Benoît. L'année suivante, à 24 ans, j'ai été licenciée de l'Éducation Nationale après 6 mois de harcèlement. Ce jour-là, notre vie a basculé et nous sommes entrés dans une certaine précarité :

- **isolement** : nos 10 ans de mariage ont été ponctués par 8 déménagements, dans 8 villes et 4 régions différentes. A chaque fois, il faut repartir à zéro : découvrir un nouveau quartier, rechercher les professionnels dont on a besoin, une paroisse, se faire de nouveaux amis, se construire un réseau local... J'ai souvenir d'arriver dans une ville inconnue (sans même avoir pu visiter l'appartement à louer, j'accouchais au moment de choisir...) avec un bébé d'un mois en me demandant où était le supermarché du coin pour acheter nourriture et couches ! Quand on est isolée par le rythme d'un nourrisson, l'absence de travail, il est très difficile de rencontrer du monde et de sortir de cet isolement.
- **instabilité professionnelle** : après 6 mois de harcèlement et un licenciement qui ont brisé une vocation, la confiance en soi, il faut trouver les ressources intérieures et extérieures pour se reconstruire. J'ai dû faire un bilan de compétences, puis me remettre aux études, redevenir étudiante après avoir été enseignante. Diplômée depuis 2011, je suis toujours en recherche d'un emploi fixe.
- **accès au logement devenu compliqué** : nous avons toujours déménagé pour suivre l'un de nous deux qui avait trouvé un travail. Dans les petites villes, nous avons trouvé des logements soit grâce au réseau familial qui nous recommandait, soit en tissant un lien de confiance avec des proprios, et toujours grâce à nos parents qui se portaient caution. En arrivant sur Toulouse, les bailleurs ne regardaient que le SMIC de Benoît, n'avaient que faire des parents en caution, se fichaient de nos économies personnelles, des lettres de recommandation des précédents propriétaires. Ils nous proposaient un studio, un T1. Nous arrivions avec un enfant de 2 ans et le souhait d'en accueillir un 2ème... Là aussi, c'est par le réseau que nous sommes mis en contact avec une petite agence plus compréhensive et que nous pouvons nous loger décemment.
- **pression sociale** : en France, lorsque l'on rencontre une personne, on lui demande son nom... et ce qu'elle fait dans sa vie. Et lorsque l'on est au chômage, cette question « et toi, tu fais quoi ? » devient une terrible source de souffrance et d'angoisse. Je ne sais toujours pas quoi répondre aujourd'hui : je suis éducatrice spécialisée, que je sois en situation d'emploi ou non. Mais attend-on de moi que je me définisse comme chercheuse d'emploi ? Mère de famille ? Épouse ? Aura-t-on un jour en France une autre attente de la rencontre à l'autre : D'où viens-tu, Quelle est ton histoire? Qui es-tu ? Qu'est-ce qui t'anime ? En quoi crois-tu ?...
- **difficultés affectives** : Lorsque j'ai été victime de harcèlement, nous habitons loin de nos familles, dans une petite ville où nous étions arrivés quelques mois plus tôt. Je n'arrivais pas à en parler en famille et aux amis, ni à affronter les personnes qui ont tenté de me faire couler. Marié depuis 6 mois, Benoît s'est retrouvé être mon seul interlocuteur, chargé de recevoir ma souffrance, ma colère, ma rage, ma détresse. Et lui, plein d'amour et de

confiance en moi, n'a jamais douté de mes capacités, m'a soutenue sans faillir, au point de ne plus se souvenir de ces colères terribles que je tournais contre lui. 8 ans après, j'ai enfin pu commencer raconter à une de mes sœurs en quoi j'ai été victime de harcèlement. Seuls Benoît, cette sœur et quelques amis savent ce que j'ai traversé, il m'est encore difficile d'en parler.

- Notre projet de couple aussi a été chamboulé. Nos projets de fonder une famille ont été repoussés. Puis Lucien a dû subir nos errances. Il a déménagé 3 fois en trois ans, a changé de repères : nouvel habitat, nouvelle nounou, nouveau quartier... Des parents eux-aussi un peu perdus les premières semaines. Il a dû aussi s'adapter à l'irrégularité des emplois du temps de ses parents, parfois au chômage à la maison, parfois en poste, parfois à temps partiel, parfois à plus de 40h/semaine.

Et pourtant, quand je regarde en arrière, ce que je retiens de ces 10 années de précarité, c'est 10 années fantastiques grâce

- **A mon couple**, au sein duquel je vis l'amour inconditionnel, la confiance en l'autre, l'encouragement au quotidien.
- **À nos familles et nos amis** qui ont toujours été un soutien pour nous, présents, aimants, attentifs sans jamais juger, même s'ils ne comprenaient pas tout car j'étais incapable de tout raconter.
- **Au réseau ACO**. Nous sommes entrés dans une équipe ACO il y a 10 ans. Et malgré ces 8 déménagements, nous avons toujours été membres d'une équipe. Mieux que cela, à chaque annonce de départ pour une nouvelle ville ou région, il y avait toujours un membre de l'ACO qui connaissait quelqu'un là où nous allions et qui nous mettait en lien. A notre arrivée, nous avons toujours été attendus. Des inconnus mais futurs amis se proposaient pour nous aider à emménager, à garder Lucien le temps de nos démarches... Il est même arrivé que nous soyons invités à intégrer 3 équipes en même temps ! Nous avons fait l'expérience concrète du réseau, de l'entraide et des valeurs de l'ACO.
- **Aux dispositifs d'aide de l'État**. Il y a encore beaucoup à faire dans la lutte contre le chômage, l'exclusion et la précarité. Mais des dispositifs existent déjà, qui nous ont été de vraies béquilles dans notre parcours : bilan de compétences avec stages, droits au chômage toute la durée de ma formation, congé maternité, congé parental, aides pour payer la nounou

Cette précarité de nous a pas empêchés d'être heureux :Être au chômage, en temps partiel subi, avec des horaires très décalés, on peut le voir comme du temps au service d'une vie de couple et de famille plus riche, attentive et disponible pour les autres. J'ai pu composer cartes, cadeaux, retaper des meubles, et continuer jour après jour à cuisiner tous nos repas. J'ai eu le temps de rencontrer du monde en consommant local ou en troquant du matériel pour ne pas surconsommer avec du neuf tout le temps. Aujourd'hui, nous avons un potager au jardin familial de notre commune. Nous n'avons pas non plus négligé la vie associative, de paroisse, qui sont des lieux ressources et nous ont permis de lutter contre notre isolement.

Au travers ce témoignage, je veux dire que la précarité n'est pas forcément synonyme de malheur, à condition d'avoir du réseau autour de soi, familial, amical, associatif, qui nous empêche de sombrer. Savez-vous ce que j'aimerais aujourd'hui ? Devenir imposable pour à mon tour financer des aides pour les précaires !

Karine Pommiès, équipe Parole est partage